

Extrait de *Ragnar le Svéar*

Éditions ROD www.editions-rod.com

L'ENFANCE DU PIRATE

I L'ORPHELIN

FERRER avait vu sans surprise brûler la Longue Maison : il se doutait qu'un chef aussi cruel qu'Erik le Rouge ne laisserait aucun survivant derrière lui au sein d'un clan qu'il ne rêvait plus d'asservir, mais d'anéantir. Cent fois, ses drakkars avaient razié la quasi-totalité des côtes svéares¹, cent fois, ils s'étaient heurtés au clan de Sigurd-le-Noir qui les avait repoussés avec pertes et fracas. Cette fois, les Vikings du Grand Fjord avaient attaqué par surprise, passant par l'intérieur des terres au prix d'une très longue marche. Pendant ce temps, le reste de leurs forces, pour donner le change, manœuvraient dans la Baltique comme si elles s'apprêtaient à débarquer. Lorsque le signal de l'attaque avait été donné, les Svéars avaient fait front selon une tactique mise au point depuis longtemps par Sigurd : des radeaux hâtivement mis à l'eau et toujours prêts à cet usage devaient former un barrage de brûlots aptes à bouter le feu aux navires agresseurs, tandis que les redoutables archers du clan se préparaient...

C'est alors que le gros des forces vikings avait déboulé dans leur dos. Avant même qu'ils s'en fussent rendu compte, plusieurs maisons du grand village étaient incendiées. Les hautes flammes avaient alors éclairé le théâtre dantesque d'une furieuse mêlée.

À coups de haches et d'épées, le clan, bientôt attaqué sur deux fronts, s'était battu contre ses assaillants avec une fureur décuplée par le désespoir. En effet, les Vikings formaient une double haie hérissée d'armes qui, très tôt, avait complètement enfermé le clan dans un cercle mortel qui se resserrait graduellement. Bientôt, ce fut le chacun pour soi et les dieux pour tous : les Svéars s'étaient égaillés, chacun plus préoccupé du sauvetage de sa famille que d'un regroupement stratégique. Mais les Vikings, avec leur férocité coutumière, s'étaient eux-mêmes scindés en autant de petits groupes avides de massacre, forçant chaque porte, débusquant hommes, femmes et enfants de toutes les maisons comme ils l'eussent fait de meutes de loups dans leurs tanières. Cette fois, cependant, ce n'était pas les loups qui effrayaient les chiens, mais qui se faisaient tailler en pièces par eux, bien souvent sans même pouvoir rendre coup pour coup... !

Ferrer avait alors quitté son refuge, situé sur un promontoire dominant le village, pour dévaler la pente aussi vite et aussi discrètement que le lui permettait sa grande carcasse de colosse. Au service du grand Sigurd-le-Noir depuis des années, il n'obéissait qu'à l'instinct qui lui dictait son devoir – et inversement : tenter de se couler jusqu'à la maison du chef pour venir à son secours. Serviteur indéfectible, il se préoccupait moins de sa propre maisonnée que de celle de son maître. D'ailleurs, il avait vu, depuis son observatoire, son habitation brûler tandis qu'on y enfermait sa femme, sa mère et ses deux fils ; située à l'écart du village,

¹ Suédoises.

elle avait même été la première à subir l'attaque meurtrière et incendiaire des Vikings. Son espoir de sauver les siens s'envolait pour toujours avec les flammes et la fumée qui dévoraient son foyer ; désormais, sauver ses maîtres devenait une vengeance en même temps qu'une mission sacrée.

– Ne les tuez pas ! Le roi les veut vivants !

Le capitaine viking n'eut pas le temps d'en dire davantage à ses hommes d'équipage qui encerclaient le chef svéar et son fils, ni même de voir d'où venait le terrible coup de hache qui lui ouvrit le crâne en deux, malgré son casque. Il tomba tout d'une pièce, sans un cri. Ses hommes, à peine remis de leur surprise, commençaient à s'abattre sous les coups rapides et précis du géant. Ferrer s'était mis à tailler dans la masse presque compacte des assaillants, secondant efficacement Sigurd-le-Noir qui bataillait auprès de son fils, sans paraître s'apercevoir que son sang coulait déjà de plusieurs blessures. Soudain, il poussa un cri en voyant que son épouse, qui s'était audacieusement jetée à la tête d'un agresseur, s'effondrait, le ventre ouvert d'un coup de javeline. Sigurd voulut bondir, mais son élan s'arrêta de lui-même : il était parvenu à la limite de ses forces et tomba à genoux. Un coup d'épée sur la nuque acheva sur le chef la victoire des Vikings.

– Père !

Ce cri, dominant les clameurs des assaillants, les fit comme hésiter un instant, qui leur fut fatal : Ferrer s'était saisi d'un énorme rondin pour le projeter sur eux, les renversant comme un jeu de quilles. Se tournant vers le jeune Ragnar, fils de Sigurd-le-Noir, il le vit s'abattre sur un guerrier à terre et le frapper à tour de bras de son épée déjà rougie de sang. Ses 15 années toutes fraîches n'empêchaient nullement le jeune prince d'être un fier batailleur, parmi les meilleurs garçons de la tribu lors de l'entraînement guerrier qu'ils recevaient quotidiennement. Mais l'heure n'en était plus à la bravoure ni même à la vengeance : dans un instant, les Vikings se ressaisiraient, le garçon et le colosse se retrouveraient face à une masse compacte d'agresseurs. Ferrer saisit donc le bouillant adolescent par la taille et l'emporta comme il l'eût fait d'un paquet dans la seule direction où il se doutait que les Vikings ne les suivraient pas : à l'intérieur même de la maison en flammes !

Sitôt reposé sur ses pieds, Ragnar comprit l'intention de Ferrer : il se précipita comme lui tout au fond de la pièce, sans souci des flammèches qui tombaient du toit embrasé. Tous deux se glissèrent à l'intérieur d'un grand coffre dont ils firent jouer le double fond. Ils churent dans un souterrain qui, ils le savaient, les mènerait jusqu'en pleine forêt.

D'ici à ce que les Vikings les découvrent, quand bien même ils trouveraient le souterrain, ils seraient loin.



Le visage de Ragnar était marqué de suie, de sueur et même de sang mais, après l'avoir examiné, Ferrer constata qu'il ne portait aucune blessure sérieuse : habile bretteur, le jeune garçon avait répandu plus de sang ennemi que du sien. À présent, sa physionomie reflétait plus de farouche détermination que de fatigue. Il s'en ouvrit à Ferrer :

– Il fallait un serviteur comme toi pour oser revenir seul à notre aide. Désormais, tu ne l'es plus : tu es mon second père...

– Non, Ragnar ! s'écria Ferrer. J'offenserais la mémoire de ton père si j'osais prendre sa place, en son nom et dans ton cœur. Dis-moi plutôt comment ces chiens de Vikings ont pu réussir à vous surprendre.

Ferrer se doutait que mieux valait orienter les pensées du garçon vers le combat que vers les siens, sans quoi il risquerait de perdre sa dignité de fils de chef. Ragnar narra alors comment les pirates d'Erik le Rouge avaient réussi à se masquer en paisibles pêcheurs, pour ne se découvrir flotte de guerre qu'au dernier moment.

– Et c’est alors qu’une troupe qui avait gagné le pays par marches forcées a réussi à assaillir le village par l’arrière ! grommela le colosse. Un plan bien étudié et exécuté à la perfection... Quels sont tes ordres, maintenant, fils de Sigurd ?

Ragnar eut un regard reconnaissant : il savait que Ferrer faisait tout pour l’empêcher de se laisser aller à son chagrin. Cependant, il sentait un immense désarroi l’envahir : que pourraient-ils faire, à deux seulement, contre les forces pirates d’Erik le Rouge ?

– Non, nous serons plus nombreux, assura Ferrer comme s’il avait lu dans les pensées de son jeune maître. J’ai laissé derrière moi mes compagnons de pêche. J’ai bien fait car, s’ils m’avaient accompagné, ils se seraient fait massacrer avec les nôtres au village. Eux aussi, désormais, ont des êtres chers à venger. Ils nous attendent. Ils seront notre fidèle équipage, avec lequel nous pourrions fuir par le sud.

– Fuir ?!

Oubliant toute prudence, Ragnar avait de nouveau crié, comme il l’avait fait en voyant tomber son père. Ferrer mit un doigt sur ses lèvres : même au sein de la forêt, ils n’étaient pas en sécurité absolue. Il fallait la quitter pour se nicher là où les Vikings ne les chercheraient certes pas : au sommet du promontoire dominant le village. Jamais les assaillants ne croiraient que les deux fuyards se rapprocheraient du lieu du combat au lieu de couvrir la plus grande distance possible : la ruse valait, à cette heure, bien plus que la fuite.

Mais celle-ci avait des limites : Ragnar venait de le faire comprendre à Ferrer sans plus de paroles que ce seul cri. Non, jamais le jeune prince svéar ne fuirait vers le sud ni ailleurs. Ferrer était bien d’accord et reconnaissait bien là la principale vertu de son jeune maître : l’audace. Pourtant, il savait aussi que, bien souvent, elle était l’ennemie du guerrier lorsqu’elle délaissait son habituelle compagne : la prudence.

Ragnar et Ferrer ne parlèrent plus jusqu’au terme de cette terrible nuit. En silence, ils gagnèrent le promontoire et ce fut également dans un recueillement tacite qu’ils laissèrent monter leur rancœur en contemplant le grand village qui achevait de brûler et en écoutant les clameurs de triomphes des pillards vikings.

Ferrer avait laissé là quelques poissons morts, qu’il souhaitait, selon la coutume et pour le remercier de la bonne pêche qu’il avait faite avec ses compagnons, offrir à Aegir, le dieu de la mer. Il en tendit deux au garçon, en conservant deux autres : parts égales dans le même malheur. Ne pouvant allumer le moindre foyer qui eût trahi leur présence, ils les mangèrent crus pour reprendre des forces, puis rongèrent quelques racines.

Après ces frugales agapes, Ferrer laissa son jeune compagnon s’éloigner de quelques pas. Il savait ce qu’il voulait faire et ne voulait pas être témoin de cet épanchement nécessaire mais indigne du vrai guerrier que Ragnar allait devenir désormais. Pour l’heure seulement, le garçon redeviendrait le vrai gosse qu’il était encore, en pleurant discrètement, mais à gros sanglots, la perte de ceux qu’il aimait.

II LA FRATRIE

RAGNAR eût été bien en peine de raconter comment Ferrer avait su l’entraîner à travers la forêt jusqu’au petit port le plus proche. En vérité, leur équipée, qu’il se refusait à dénommer « fuite », n’avait rien d’une saga : pendant dix jours, ils avaient vécu comme des bêtes fauves, de chasse et de cueillette, consommant la viande crue qu’ils n’osaient faire rôtir, tant leur crainte des ennemis qu’ils fuyaient était grande. Ragnar savait qu’il la porterait toujours en lui comme un surcroît de peine : lui qui aurait tant voulu retourner au combat, mourir l’épée à la main et défier ensuite au grand banquet d’Odin ceux qui avaient payé de leur vie leur agression traîtresse ! En effet, bon nombre de ces Vikings du Nord avaient péri eux aussi, les Svéars n’étant pas des trembleurs.

Ragnar avait présenté tous ces brillants arguments à Ferrer, qui avait su, en quelques mots, éteindre ce foyer de révolte fort brave mais suicidaire : il avait fait serment à Sigurd-le-Noir de protéger son fils, il tiendrait parole.

Alors, Ragnar avait parlé de se réfugier sur mer, afin de surprendre un jour les Vikings du Nord sur leur propre terrain. Ferrer n'avait, cette fois, rien objecté : il préférait voir son protégé sur la mer, cette grande amie des hommes des mers froides, dont la tranquille puissance saurait mieux que lui enseigner patience et sagesse à cet adolescent aussi bouillant que submergé par son chagrin...

Ses espoirs n'allaient pas tarder à se trouver dépassés.

La saison était d'ailleurs propice à l'embarquement : on était à peine à la fin de l'été : tous les Ases² étaient calmes et Hrun, le titanique maître des banquises, n'entendait pas encore son empire gelé sur la mer. Vraiment, un petit port de pêche, si réduit fût-il, constituait une faille ouverte au sein des forces conquérantes d'Érik le Rouge : les Vikings n'attaquaient jamais les pêcheurs, qui travaillaient pour eux.

Car c'était en pêcheurs que les deux fugitifs se déguiseraient : l'idée, cette fois encore, venait de Ragnar ; sa ruse juvénile faisait de plus en plus l'admiration de son mentor. Admiration néanmoins teintée d'une secrète inquiétude : ce n'était pas des pêcheurs, en vérité, que l'on allait recruter dans ce petit port mais des guerriers, pour mieux dire des pirates : comment transformer en hommes de guerre des gens qui n'avaient, de leur vie, appris qu'à jeter et raccommodez les filets ou à lancer le harpon pour toute arme offensive ? Ferrer ne s'était pas ouvert de cette inquiétude à son élève, en qui il avait toute confiance.

Une fois de plus, celle-ci se trouva honorée et même dépassée. Comme s'il avait lu les pensées de son garde du corps, le jeune Ragnar cligna de l'œil et lui glissa :

– Pas d'alarme, compagnon ! Certains secrets enseignés par mon père me reviennent opportunément en mémoire. Des hommes d'équipage, nous allons en trouver. Et de vrais pirates encore !

Ferrer se gratta l'occiput : pour une fois, sa sagesse et son expérience se trouvaient prises en défaut. Que voulait donc dire Ragnar ? Pourtant, même son clin d'œil n'était pas celui d'un adolescent trop sûr de lui comme ils le sont, pour la plupart, à cet âge encore tendrelet ; Ferrer était prêt à en jurer...

Ils étaient parvenus à l'entrée du petit port sans nom. Les premières mesures de pêcheurs étaient désertes. Celles proches de la grève, où ne s'échouait à cette heure aucun bateau, se vidaient graduellement : toute la population féminine et enfantine se rassemblait pour converger vers la grève où les bateaux de retour de la pêche étaient impatientement attendus.

Les deux arrivants furent tout d'abord considérés avec une curiosité plus ou moins hostile : venant de la terre et non de la mer, de la forêt qui plus est, ils ne pouvaient être que des étrangers malveillants, que l'on jugerait néanmoins aux actes. Ferrer eût été partisan de sortir les quelques monnaies qu'il conservait précieusement dans son escarcelle. D'un geste impérieux, Ragnar interrompit son geste. Quoique perplexe, Ferrer n'émit aucune protestation : après tout, Ragnar était son prince, le fils du grand chef Sigurd-le-Noir.

Sans la moindre hésitation, Ragnar se dirigea vers la plus âgée des femmes, la seule qui ne l'eût point considéré avec cette expression plus méfiante qu'avenante. Ferrer, observant son élève, vit qu'il regardait la vénérable droit dans les yeux. S'arrêtant à un pas d'elle, il lui adressa quelques mots dans une langue que, sans maîtriser tout à fait, Ferrer reconnut pourtant : c'était le langage sacré des prêtres vikings, de cette caste qui, disait-on, savait seule converser d'égal à égal, ou presque, avec le grand Odin et son épouse Frigg. Ces quelques mots, qu'elle avait sans doute été seule à comprendre, suffirent à la vieille, qui jeta

² Dieux vikings (en vérité adorés par tous les peuples scandinaves avant l'An Mil).

un ordre bref. Quelques instants plus tard, un feu était préparé à l'écart pour les voyageurs, ainsi qu'une collation de poissons grillés.

Cette fois encore, Ferrer se sentait dépassé par celui qu'il aurait de plus en plus de mal à appeler son « élève ». Certes, étant fils de roi, Ragnar avait appris certains secrets que l'on ne révélait pas aux autres garçons de la tribu, même durant leur apprentissage de guerriers. Ferrer lui-même n'était pas assez noble pour les partager. Il pouvait cependant apprécier l'intelligence avec laquelle le jeune garçon savait les utiliser... !

La flottille de pêche revint au moment où les deux Svéars terminaient leurs agapes. Déjà, le navire amiral avait repéré le feu des étrangers et, quittant les siens, piquait droit dessus. À peine sa quille faisait-elle crisser le sable que le capitaine sautait sur la grève, imité par quelques-uns de ses hommes. La main sur un braquemart³ qui pendait à côté, il s'adressa aux deux hommes d'un ton rogue, leur reprochant immédiatement d'avoir su intimider les femmes pour qu'elles leur servissent un repas, donc d'avoir profité d'elles avec une certaine lâcheté. Que feraient donc les étrangers face à des hommes prêts à défendre leur village et leurs compagnes contre une telle intrusion ? Ils s'étaient fait nourrir ? Très bien. Qu'ils emportent les reliefs de leur repas et qu'ils repartent, maintenant, sinon...

Sans se démonter, Ragnar se dressa sur ses pieds, fit deux pas vers le chef et le regarda comme il avait regardé la doyenne, tout à l'heure. Puis, il prononça, cette fois en bon norrois :

– Sache, chef des pêcheurs, que tu t'adresses à Ragnar, fils de Sigurd-le-Noir, ancien membre de la Fratrie des Cinq Îles.

Un instant interloqué, le chef rétorqua :

– Je suis Biarn, chef du village et des pêcheurs. Je connais la Fratrie. Qui me prouve que tu es bien celui que tu prétends ? Démontre-le immédiatement ou bien meurs, comme tous les menteurs de ton espèce !

Pour toute réponse, Ragnar découvrit son épaule gauche. Ferrer y distingua une marque qui l'avait toujours intrigué : on eût dit la trace d'une morsure, faite par cinq crocs très pointus, à en juger par les crevasses violacées non encore complètement comblées par le reflux de la chair après la guérison. Le colosse se souvint que le père et la mère de Ragnar, ainsi que d'autres membres de sa famille, oncles, tantes et cousins désormais assassinés par les Vikings, portaient eux aussi cette même marque au même endroit. En tous cas, elle impressionna très favorablement le chef Biarn, qui alla jusqu'à s'incliner, prononçant ce qui devait être une formule de bienvenue dans la langue étrangère dont Ragnar avait usé envers la vieille femme. Ragnar l'interrompit :

– Parlons dans notre langue norroise, Biarn, fit-il d'un ton de commandement. Je veux que tout le monde sache ici qui je suis et ce que j'attends.

– Ce que tu attends, nous l'attendons aussi, prince Ragnar, répondit Biarn avec une grande déférence.

– Il n'y a plus de prince. Je viens comme votre chef, mais nous serons désormais tous égaux, réunis par une unique et commune volonté : la vengeance.

LISEZ LA SUITE DANS *RAGNAR LE SVEAR*

³ Épée courte ou dague.